

Processions croisées

L'exposition *Processions croisées* conçue spécialement pour l'abbatiale de Bellelay développe une thématique des plus pertinentes pour le lieu, tout en s'intégrant avec sensibilité dans l'espace architectural. Catherine Gfeller nous convie à une procession soigneusement orchestrée. Nous nous avançons dans la nef construite comme un chemin de croix rythmé par des vidéos, des photographies et des installations sonores présentant diverses situations urbaines. Nous accédons ensuite au chœur de l'église – également cœur de l'exposition – où est disposé un ensemble de Vierges stylisées et richement décorées. Puis nous revenons nous plonger dans la foule des processions sévillanes. Ce parcours à la fois spatial et conceptuel provoque des rencontres et des croisements entre les œuvres et avec l'abbatiale.

Les premières séries d'images vidéo et photographiques que nous découvrons sont dédiées à la ville, une thématique récurrente chez l'artiste dont le travail est largement influencé par les séjours et les voyages dans les grandes métropoles. Catherine Gfeller se plaît à arpenter l'espace urbain, à déambuler dans les rues et à en saisir l'atmosphère qui y règne. Le flux des passants, la dynamique des foules, l'anonymat de chacun, la proximité de l'autre, les routes que nous traversons, les façades d'immeubles qui nous font face, les vitrines des magasins dans lesquelles nous observons notre reflet, les voitures qui passent.

Ses vidéos et ses photographies sont comme des collages dans lesquels l'artiste juxtapose, oppose, superpose différentes images captées par l'objectif de la caméra ou de l'appareil photographique. Les œuvres qui en résultent sont loin du réalisme documentaire. Elles sont comme des images mentales, riches de sensations, de souvenirs furtifs, de détails inattendus pas forcément aperçus lors de la prise de vue. Dans la vidéo *Frictions* ou les photographies *Visages de ville*, les corps sont littéralement traversés par les éléments urbains. Ils s'effacent derrière le mouvement des autres passants ou ils absorbent l'espace environnant. Dans les *Processions* au contraire, un gros plan sur une chevelure, une bouche, une épaule qui se détachent au milieu d'une foule de gens, rend soudain apparent une émotion des plus intimes et des plus sensuelles.

Cette manière de composer une image en déconstruisant l'espace se retrouve dans l'installation du chœur où un ensemble de figures grandeur nature est démultiplié par deux gigantesques miroirs qui viennent refléter leurs silhouettes, leurs costumes ainsi que les différents éléments architectoniques de l'abbatiale. Les Vierges richement ornées et parées de couronnes dorées se mêlent aux mannequins contemporains, citadins, hommes ou femmes qui côtoient ainsi le sacré. Dans le reflet d'un miroir, une couronne est soudain juxtaposée aux moulures végétales d'un des piliers ou un profil se détache sur la grille d'une des fenêtres. La fresque de l'abside entre également en dialogue avec l'installation. Les drapés des anges aux teintes pasteltes répondent aux chatoiements des manteaux des Vierges. Ces anges semblent bénir la procession alors que le sol de l'abside est jonché de photographies, comme des confettis tombés du ciel. Nous avons quitté l'ambiance de la foule urbaine avec les rituels qui lui sont propres pour entrer dans une nouvelle atmosphère, celle des « *Officiants* » comme Catherine Gfeller nomme ces personnages imposants, immobiles et hiératiques, qui semblent présider à une cérémonie moins religieuse que sacrée. Nous hésitons dès lors à pénétrer dans cet espace, préférant contempler l'image produite par l'ensemble, la partition des couleurs, le solennel des poses. Puis l'envie nous prend de nous approcher des Vierges, de frôler leurs étoffes précieuses, d'apercevoir notre reflet au milieu d'elles.

Nous redescendons ensuite le long de la nef pour découvrir une série de photographies et de vidéos consacrées aux Vierges de Séville et aux processions de la Semaine Sainte, à l'occasion desquelles elles sortent des églises des confréries des différents quartiers de la ville pour investir les rues. Portées à dos d'hommes sur de grands autels richement décorés, plus de cinquante Vierges traversent Séville pour se rendre à la cathédrale. Si les huit jours de la *Semana Santa* sont dédiés à la Passion du Christ, presque toutes les confréries ont un autel consacré à la Vierge Marie qui devient tour à tour Vierge des Douleurs et de la Miséricorde, Vierge de l'Espérance, Vierge de la Paix, de la Tristesse, du Salut, de la Grâce, de l'Anxiété, des Mystères, de la Consolation, du Refuge, de la Charité, des Larmes, de la Victoire, du Trépas, de la Pitié, de l'Espoir, de la Solitude... et enfin Vierge de l'Aurore, le dimanche matin de Pâques. Chacune de ces sculptures de bois peint est habillée de manteaux de brocart et parée de couronne dorée dans le faste du

baroque espagnol qui s'imisce subtilement au baroque sobre de l'abbatiale de Bellelay.

L'ambiance des photographies et des vidéos est tout autre que celles des images qui leur font face, de l'autre côté de la nef. Si nous retrouvons la ville et les humains, le rythme urbain, mécanique des passants s'est mu en une foule joyeuse portée par un même élan festif. Les femmes anonymes, « *Elles* », ont laissé la place aux « *Belles de nuit* ». A la fois proches et inaccessibles, les Vierges se mêlent à la foule. Leurs visages aux expressions exacerbées répondent aux regards émerveillés des passants. Les corps de bois peint et de chair se frôlent sensuellement. Les cierges éclairent ces scènes de nuit d'une lumière chaude et bruissante. Les Vierges semblent se réincarner dans le temps présent de ces processions. Elles ont quitté l'espace clos, sombre et consacré des églises pour aller toucher et être touchées par les fidèles ou les badauds. Croyants ou non-croyants s'exaltent à leur passage, se mettent à prier ou à chanter. Ils restent immobiles dans leur contemplation ou courent de rue en rue pour les suivre dans leur multitude. Les rituels urbains et sacrés, traditionnels et contemporains s'entremêlent, se croisent et s'échangent comme un jeu de regards. La ferveur devient toute païenne, le sacré se nourrit d'émotions les plus humaines.

Le son tient également un rôle important dans l'exposition. Il investit l'espace tout entier de l'abbatiale et nous accompagne dans notre déambulation. Il nous accueille à l'entrée dans une installation sonore intitulée *Versions d'Elles*. Composé de la même manière que les images, le texte joue sur la superposition de paroles parfois à peine perceptibles. Il ressemble au flot de pensées dans lequel nous sommes plongés lorsque nous nous promenons. Les phrases expriment à la fois des préoccupations personnelles ou des réflexions que l'on pourrait se faire en observant les figures féminines qui marchent dans la rue : « elle est toujours en avance sur elle-même » ; « elle met beaucoup de rouge à lèvres pour que personne ne l'embrasse » ; « la foule l'inonde d'absences » ; « elle retient son bonheur à chaque pas » ; « elle a des relations intimes avec certaines parties de la ville » ; « elle se promène dans les mots » ; « elle s'invente des obstacles imaginaires » ; « elle voudrait que la ville défile en elle » ; « les murs de la ville la relancent » ; « elle cherche un endroit qui la rende clandestine ».

La bande son de la vidéo *Dit des Vierges* fait écho à ces paroles plus loin dans la nef. La puissance suggestive de ces voix murmurées, qui investissent l'espace et s'enroulent autour des *Officiants* du chœur de l'abbatiale, ajoute une touche de mystère qui nous imprègne au plus profond de nos sens. Elles proposent une réflexion sur les Vierges de Séville. Il s'agit de bribes de pensées et d'interprétations possibles : « leur présence est la manifestation des sentiments humains, trop humains » ; « chacune dessine dans sa confrérie ce chemin céleste qu'elle accomplit dans les rues de Séville, comme si le ciel descendait à descendre une fois par an » ; « entre elles et nous, des cierges consomment le présent en le restituant ». A la question « que regardent les Vierges ? », nous sommes alors tentés de répondre « nous, les passants, les visiteurs ». Et nos regards se croisent.